POUR UN PROJET (D') HERMÉNEUTIQUE TRANSITIONNELLE. HYPOTHÈSES ET MODÈLES DE LA TRANSFICTIONNALITÉ

Narcis ZĂRNESCU
Université «Spiru Haret», Bucarest

Résumé: *Le concept d'«herméneutique transitionnelle», ainsi que le concept de «transfictionnalité» ne sont que le signe et l'effet des «drames» joués sur les scènes des théories métacritiques, des post-idéologies ou des trans-mondialisations. Ce que l'on pourrait appeler la «trans-(é)-ité» ou la «méta-ité» (capacité d'être transitif et transitoire, transcendant) constitue la constante dynamique de tout objet ou instrument transitionnel. Recouvrant une diversité de problèmes théoriques liés aux notions de texte, d'auteur, de fiction et de rapports intertextuels, la pratique polytextuelle est animée fondamentalement par des séries dialectiques, telles que: autonomie vs intégration; rupture vs continuité, etc. Dans ce pluri-contexte, la transfictionnalité se définie comme la construction d'un univers imaginaire complexe à travers un réseau d'œuvres dont l'organisation n'est pas linéaire. Vu que des projets similaires antérieurs confirment nos hypothèses sur la transfictionnalité, ils représentent ainsi, métaphoriquement, «l'histoire» de notre méthode herméneutique transitionnelle, en assurant par là, la cohérence de notre discours modulaire et sa fiabilité euristique.*

Mots-clés *: herméneutique transitionnelle, texte, transfictionnalité*

1. Le concept d'«herméneutique transitionnelle», dont je m'assume la genèse et les (dys)fonctionnalités, mises à l'épreuve depuis quelque temps[1], à l'occasion des sessions universitaires de communications, ainsi que le concept de «transfictionnalité» ne sont que le signe et l'effet des «drames» joués sur les scènes des théories critiques et métacritiques, des post-idéologies, des méta-politiques ou des trans-mondialisations**.** Il y a déjà longtemps que la théorie quantique, le principe d'incertitude ou les lois du chaos (Prigogine) ont introduit l'indéterminisme, autrement dit la «trans-(é)-ité» dans la méta-cognition. Au-delà des mots, il faut comprendre en quoi on a affaire à des conceptions radicalement différentes de la (trans)information, dont l'*effet de seuil* est difficilement prévisible, bien qu'on puisse l'aborder par les probabilités ou la théorie des jeux. Ce qui caractérise la *trans-information* signifiante, c'est qu'une trans-information renvoie toujours à autre chose qu'elle-même, elle fait signe pour quelqu'un, «elle représente un sujet pour un autre signifiant» (Lacan). Ce que l'on pourrait appeler la «trans-(é)-ité» ou la «méta-ité» (capacité d'être transitif et transitoire, transcendant) constitue la constante dynamique de tout objet (la transfictionnalité) ou instrument transitionnel (l'herméneutique transitionnelle). Finalement, même si le phénomène de

[1] Zărnescu, N., *Sur la pragmatique du discours. Éléments de topologie épistemique.* (2002); *Idem, Considérations sur le discours transgressif de l'alterité* (2002); *Idem, Hypertexte, hyperlecture et fonctions traditionnelles. Perspectives transdisciplinaires.* (2004); *Idem, Le discours virtuel. Pour une logique des correlats.* (2004); *Idem, Prolegomènes pour un discours méta-herméneutique «engagé» de l'autre* (2006); *Idem, Repères pour un discours sur la globalité et sur l'identité collective. Perspectives cis- et trans-littéraires.* (2006); *Idem, Considérations sur le binôme nature-culture en tant que prémisses d'une théorie unitaire de la nature virtuelle du texte* (2007).

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

la trans-(itiv)-ité comporte un vecteur négatif (trans-cender suppose la négation, la dé-construction, la dis-continuité, la rupture), la négativité intrinseque sera toujours dialectique et complémentaire, étant elle-même – à un moment donné – corrigée, niée, reconfigurée par des *trans-négativités* hiérarchisables, aux différents paliers. Dans cet espace-temps de l'esprit humain (*Zeit-Raum-Geist*), identifié comme série séquentielle, spécifique au XXIe siècle, les concepts de «la transfictionnalité» et de «l'herméneutique transitionnelle» semblent être générés et soutenus par un concept plus discret, mais très pertinent, si l'on juge d'après la bibliographie critique, celui de «transduction» (G. Simondon), définie comme l'opération par laquelle un domaine subit une information: «Nous entendons par transduction une opération, physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage de proche en proche à l'intérieur d'un domaine, en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place: chaque région de structure constituée sert à la région suivante de principe de constitution.»[1] Simondon, se réclamant surtout de Deleuze et de son vitalisme des pulsions, considère que la construction de l'individu passe par la transcendance du langage et de ses représentations. On peut lire cependant Simondon comme une reprise des philosophies de Rousseau, Spinoza, Hegel et Heidegger où le commun n'est pas construit collectivement mais préexiste dans sa dimension transindividuelle. D'autre part, la pensée n'étant elle-même qu'une des phases de l'être-devenir, la constitution transductive des êtres requiert une description transductive. C'est pourquoi Simondon appelle également *transduction* une «démarche de l'esprit qui découvre. Cette démarche consiste à *suivre l'être dans sa genèse*, à accomplir la genèse de la pensée en même temps que s'accomplit la genèse de l'objet»[2]. Contrairement au but assigné par Kant à la théorie de la connaissance, Simondon ne se propose pas de définir les conditions de *possibilité* et les limites de la connaissance, mais d'accompagner par la pensée la constitution *réelle* des êtres individués. C'est seulement après la stabilisation de l'opération d'individuation, lorsque l'opération, incorporée à son résultat, disparaît, qu'apparaît l'objet de connaissance. Dans cet inévitable «voilement» de l'opération constituante par son résultat constitué, Simondon voit la cause de l'oubli de l'*opération*, caractéristique de la tradition philosophique. L'individu serait ainsi tout entier constitué des questions qu'il doit résoudre lui-même, la conscience étant définie comme manque d'information (Laborit). Dans cette conception, aucune transformation individuelle ne peut suffir à y répondre, éprouvant plutôt dans l'expérience de l'angoisse le caractère transindividuel de la question. Si le sujet est pré-individuel, «Ce n'est pas véritablement en tant qu'individus que les êtres sont rattachés les uns aux autres dans le collectif, mais en tant que sujets, c'est-à-dire en tant qu'êtres qui contiennent du pré-individuel»[3]. Simondon ouvre ainsi une «porte» idéo-théorique à la «politique des émotions ou du subconscient» en tant que porteur du *plus d'individu*, (*trans-ité* ou *méta-ité* au palier de l'individu!) porteur de l'originaire et du devenir commun.

2. La crise, aujourd'hui, affecte assez largement et assez profondément l'ensemble des trans-discours. Il ne s'agit pas d'une crise simplement régionale ne touchant que tel ou tel trans-discours particulier. Plus profondément est en crise, aujourd'hui, l'espace

---

[1] Simondon, G., *L'individu et sa genèse physico-biologique*, Jérôme Millon, Paris, 1995, p.31; *Idem, L'individuation psychique et collective*, Aubier, Paris, 1989, p. 25; *Idem, Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, Paris, 1958, p. 8-12; *Idem, L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* , Millon, Paris, 2005, p. 6, 34, 156.

[2] Simondon, G., *L'individu et sa genèse physico-biologique, loc cit.*, p. 32.

[3] *Idem, Ibidem*, p. 46.

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

même qui engloba toutes les régions, la possibilité même de tous ces trans-discours. Depuis ses premiers balbutiements nominalistes vers 1100, à travers ses jubilations renaissantes, jusqu'à sa puissance et sa gloire, le nouveau logos anthropogène, substitut schizoïde à la Parole. Et ce verbe ne peut avoir que deux origines, soit le (trans)dialogue, soit le (trans)monologue. Le dialogue commence avec la Parole de l'Autre. Le monologue débute avec le Discours du Même. Et puis brusquement le doute et l'angoisse d'un enfermement: la crise. Crise du Discours occidental, crise de l'homme occidental, crise du (trans)discours.

2.1. En cet âge de globalisation et de mobilité géographique, les lignes séparatrices, politiques autant que génériques et littéraires, deviennent de plus en plus suspectes à la pensée. La frontière de la fiction et du discours référentiel ne fait pas exception. La frontière de la fiction subit une «violation» avec la publication, en septembre 1999, de *Dutch: A Memoir of Ronald Reagan*, par Edmund Morris. Dans ce livre, qui était supposé être une biographie officielle de l'ancien président, l'auteur crée un auteur/narrateur fictionnel, un *alter ego* de sa propre personne. A ce point de vue imaginaire porte sur son sujet biographique, Morris ajoute un personnage d'auteur richement détaillé, l'entoure de parents et d'amis, lui donne un fils hippie qui représente l'exact inverse des valeurs incarnées par Reagan, et entremêle le récit de sa vie avec la carrière de Reagan comme les deux trames de l'intrigue d'un roman. L'invention n'est pas explicitement admise dans le texte, et l'auteur brouille de surcroît la distinction entre le *fictionnel* et l'*historique* en documentant la vie des personnages imaginaires avec des notes parfaitement inventées. Ce véritable coup de théâtre narratif permet à Morris de tisser un récit beaucoup plus fluide et bien plus immersif que ne le permettent les conventions du discours historique. Par le truchement du narrateur-témoin, le lecteur est transporté en imagination sur les lieux mêmes de la jeunesse de Reagan. Mais si Morris augmente l'inventaire du monde réel avec des individus imaginaires, il ne recourt jamais à des techniques narratives typiquement fictionnelles, telles que la recréation du dialogue ou la présentation des pensées intimes de Reagan. Quand Morris défendit sa stratégie en alléguant que le narrateur fictionnel allégorise la subjectivité inhérente à l'entreprise du biographe, il fut accusé de capituler devant la doctrine postmoderniste, selon laquelle l'histoire n'est guère qu'une forme de fiction qui s'ignore. Ces transgressions – hypothèses et repères d'un modèle ouvert de la transfictionnalité ! - firent sensation parce qu'il s'agissait, dans chaque cas, d'un texte soi-disant documentaire qui s'octroyait les privilèges de la fiction. Vingt ans auparavant, l'introduction par des écrivains tels que Tom Wolfe, Truman Capote et Norman Mailer du genre dit «Nouveau Journalisme» ou «roman non-fictionnel» - la narration de faits réels au moyen de techniques romanesques - avait donné lieu au même type de réactions. La littérature moderne et postmoderne pratique les mélanges les plus incongrus: une «autobiographie» fictionnelle de Madame de Maintenon qui intègre au discours de l'auteur des phrases tirées des mémoires de la marquise, sans marquer l'emprunt, de sorte que le tout apparaît d'une seule fonte (*L'Allée du Roi* de Françoise Chandernagor); une vie romancée de l'impératrice Joséphine qui combine le journal fictif de l'héroïne avec son authentique correspondance *(The Many Lives and Sorrows of Josephine B.*, par Sandra Gulland) ; l'autobiographie d'Alice B. Toklas, par...Gertrude Stein; des «autofictions» qui attribuent à l'auteur/protagoniste des vies plus ou moins réelles (*Fils* de Serge Doubrovski) ou imaginaires (*Galatea 2.2* de Richard Powers); le genre dit en anglais «creative nonfiction», récit d'ambition littéraire librement basé sur une expérience vécue dont l'authenticité ne peut être vérifiée (*The Meadow* de James Galvin), un texte qui raconte avec la dure vie d'un groupe de ranchers, tous personnages

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

réels, sur un haut plateau à la frontière du Colorado et du Wyoming. Il est à ajouter à cette liste des enclaves d'imaginaire dans des textes tendant vers l'historique, les *Souvenirs pieux* de Marguerite Yourcenar, par exemple: l'auteur y reconstruit une journée de la vie du neveu de son arrière-grand-père, l'écrivain belge Octave Pirmez, en s'appuyant sur les écrits de Pirmez, mais elle admet compléter les lacunes par son imagination. Et finalement, dans le recueil *Virtual History*, édité par Niall Ferguson, des historiens explorent avec le plus grand sérieux les sentiers que l'histoire aurait empruntés, si «le nez de Cléopâtre avait été plus court», dans l'espoir d'en tirer des leçons sur l'histoire du monde réel. Ces exemples marquent l'érosion de la distinction entre la fiction et son contraire, le discours référentiel. Autrement dit, on y trouve les signes identitaires de la transfictionnalité. Mais si l'on change la grille de lecture, on constate que tout discours narratif et représentationnel, donc tout discours historique, est une forme de fiction. On reconnaîtra là une variante de la position postmoderniste, telle qu'elle est représentée par Roland Barthes ou par Hayden White: «le discours historique est essentiellement élaboration idéologique, ou, pour être plus précis, *imaginaire*»; «l'historien est celui qui rassemble moins des faits que des signifiants et les relate, c'est-à-dire les organise aux fins d'établir un sens positif et de combler le vide de la pure série».[1] Cette position reconnaît l'existence théorique de l'autre de la fiction, qu'elle conçoit comme l'image absolument fidèle, complète et objective du réel. La frontière entre la fiction et le discours référentiel, deux pôles d'une opposition binaire, était «autrefois» imperméable, absolue, immuable. Mais la frontière se déplace, et des techniques considérées à une époque comme limitées à la fiction deviennent à une autre époque tolérables en histoire. Ce déplacement peut aussi signifier qu'un texte qui fait partie du discours scientifique d'une époque peut être considéré comme mythe ou comme roman par une autre époque. La frontière est «poreuse», d'où la littérature « transfrontalière » et, surtout, la transfictionnalité.

3. Depuis plusieurs décennies, le champ littéraire est séparé en deux continents: la littérature générale, que les anglo-saxons appellent «mainstream»; et les littératures de l'imaginaire, regroupées sous le *label* de «SF». A la frontière se rejoignent un nombre d'auteurs qui pratiquent ce que l'on désigne sous le terme de «fictions transgressives». Dans une perspective narratologique, on peut regrouper leurs modes de transgression en deux catégories: (i) la transgression de l'ordre du monde (approche thématique) et (ii) la transgression des lois du récit (approche discursive). L'instrument herméneutique standard, «officiel», correspondant à l'évaluation de ce nouveau phénomène (trans)littéraire est *la polytextualité*, notion générale qui se caractérise par la présence effective ou virtuelle de plusieurs textes au sein d'un même ensemble.

3.1. La notion de «fiction transgressive» implique que les ouvrages considérés ne soient pas soumis aux règles d'un genre déterminé. Les auteurs peuvent *glisser* dans un récit à peu près réaliste un élément incompatible avec sa logique, de manière à induire un *dérapage* de la réalité. L'étape suivante est un «éclatement des lois du récit. Dans le cadre romanesque, le temps est un objet de transgression d'autant plus important que le récit est soumis à une double chronologie, en tant qu'histoire et en tant que discours. Pour étayer la transgression du réel par la *surnature*, la fiction se tourne souvent vers les mythes, ancrés dans l'inconscient et les représentations des peuples. Une fois l'ordre du monde remis en cause, ceux-ci peuvent lui opposer un univers inventé n'obéissant plus aux repères réels mais à une pure *exigence fictionnelle*.Enfin, le caractère purement

[1] Barthes, R., «Le Discours de l'histoire», *Information sur les Sciences Sociales* VI-4, 1967, p,73.

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

poétique de l'écriture reste le dernier outil par lequel les auteurs *déréalisent* le monde qu'ils décrivent.

3.2. Loin des conventions de genre, les fictions transgressives procèdent à une double transgression de l'ordre en place: (a) d'abord, en jouant sur le rapport *réel vs imaginaire*; (b) ensuite, en jouant sur le rapport *réalité vs fiction*, donc en déconstruisant le récit par des stratagèmes qui exacerbent sa nature fictionnelle.

4. Recouvrant une diversité de problèmes théoriques liés aux notions de texte, d'auteur, de fiction et de rapports intertextuels, les *pratiques polytextuelles* – la transfictionnalité en étant une des plus significatives ! - sont animées fondamentalement par la dialectique *autonomie vs intégration* et soulignent la dynamique *rupture vs continuité* entre les textes impliqués. Trois formes ou pratiques littéraires configurent l'identité de ce modèle herméneutique: (i) *le recueil* (rassemblement effectif de textes - nouvelles, essais, poèmes - dans un même livre), qui invite à rechercher les relations (thématiques) qui vont au-delà de la simple juxtaposition matérielle; (ii) *les séries* ou séquences d'œuvres caractérisées par la reprise d'un élément central (personnage, argument dans une réflexion à long terme, etc.) à travers des textes pouvant se lire indépendamment ou selon leur enchaînement; (iii) *la transfictionnalité,* c'est-à-dire la construction d'un univers imaginaire complexe à travers un réseau d'œuvres dont l'organisation n'est pas linéaire. Une triade aspectuelle complète l'identité du modèle herméneutique: (a) le plan textuel (la remise en question de la notion de texte, lorsque celui-ci est assimilé à un ensemble plus grand ou lorsqu'il déborde les limites du livre); (b) le plan de la fiction (l'autonomie des textes étant remise en question par la reprise d'éléments fictifs); (c) le plan institutionnel (la souveraineté traditionnelle de l'auteur et le livre comme totalité étant rendues problématiques par des relations polytextuelles, parfois guidées par des politiques éditoriales). À partir d'un examen critique des différentes théories et typologies liées aux pratiques identifiées, notre projet vise donc d'améliorer la connaissance du phénomène de la lecture (les lecteurs n'abordent pas les textes isolément mais en fonction d'autres livres, et souvent en fonction d'un parcours à travers les textes et les livres), en éclairant aussi des phénomènes culturels majeurs de notre époque, tels que l'imprimé, le cinéma et la télévision, qui – par leurs systemes specifiques de «mise en communication» - remettent en question les frontières traditionnelles imposées par les notions d'œuvre et d'auteur.

4.2. Dans l'espace herméneutique transitionnel d'un modèle digital, ces définitions ne peuvent plus s'appuyer sur la conception fregéenne/russellienne de la référence, puisqu'elles doivent classifier comme entièrement fictionnels des textes composés en partie de discours vérifiable, comme le roman historique ou autobiographique, et comme entièrement non-fictionnels des textes construits en partie par l'imagination, comme l'histoire virtuelle. Il s'ensuit que la distinction de la fiction est de nature pragmatique plutôt que sémantique. Elle ne dépend pas de la vérité du texte par rapport au monde actuel, mais de ce que le lecteur fait du texte, ou de ce que l'auteur propose d'en faire. La fictionalité du texte est établie une fois pour toute quand l'auteur choisit son sous-titre générique: roman, biographie, chronique historique. Il est toutefois des textes dépourvus de sous-titre et des textes au sous-titre ambigu de «récit». Dans ce cas c'est au lecteur, en tant que *générateur de transfictionnalités*, de décider quelle attitude adopter. Selon John Searle la fiction est l'exécution «pour faire semblant» d'actes de langage («pretended speech acts»)[1], par opposition à l'exécution sérieuse. C'est donc une

[1] Searle, John R.: «*Most fictional stories contain nonfictional elements : along with the pretended references to Sherlock Holmes and Watson, there are in Sherlock Holmes real references to*

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

modalité qui affecte l'énonciation: toute phrase qui peut être énoncée sérieusement peut l'être fictionnellement. En proposant son texte comme une fiction, l'auteur délègue la responsabilité des actes de langage dont il est fait (assertion, question, ordre, etc.) à un remplaçant imaginaire qui peut être soit une instance narratrice impersonnelle («récit hétérodiégétique», G. Genette), soit un personnage de narrateur («récit homodiégétique»). Pour David Lewis, théoricien de la pluralité des mondes possibles, la fiction est une histoire racontée en tant que vraie par un narrateur situé dans un autre monde que le nôtre. L'énoncé fictionnel est donc un discours capable de référence, et ne diffère du discours non-référentiel que par le monde auquel il se réfère. Dans le modèle de Lewis, les personnages historiques ont des contreparties dans les mondes possibles de la fiction, de sorte que quand un roman se réfère à Napoléon, il ne décrit pas la réalité historique, mais importe un *alter ego* de l'empereur dans le monde textuel. Les mondes possibles du système de Lewis se situent à des distances variables du monde actuel, de sorte qu'une fiction peut aussi bien représenter des mondes presque indistincts du nôtre (la «fiction vraie» du Nouveau Journalisme) que des mondes éloignés. Mais comme il existe une différence fondamentale entre le monde actuel et tous les autres mondes possibles, la variance de cette distance reste compatible avec une approche digitale. Pour Gérard Genette, la fiction est le produit de ce qu'Austin et Searle appellent un discours performatif. Cela revient à dire qu'au lieu de décrire un monde extérieur à lui-même, l'énoncé fictionnel produit un monde textuel par l'acte même de le représenter. La fiction se distingue de surcroît par une double structure communicative. à l'échange du monde actuel, qui relie l'auteur au lecteur, se superpose une transaction intra-textuelle entre narrateur et narrataire qui rend problématique l'interprétation du texte, puisque l'auteur se cache derrière le discours du narrateur. Il est donc impossible de lire la fiction comme l'expression directe d'un message auctoriel. D'autre part, pour Kendall Walton, le texte de fiction est un accessoire servant à stimuler l'imagination dans un jeu de faire-semblant («a prop in a game of make-believe»). Walton conçoit la différence entre la fiction et le discours référentiel comme une différence d'attitude cognitive, profondément ludique. Tous ces modèles, focalisés sur la dynamique de la fictionnalité, tels que le «discours performatif» (Austin), les «pretended speech acts» (Searle), le «prop in a game of make-believe» (Kendall Walton), le «récit hétérodiégétique» et le «récit homodiégétique» (Genette)[1], «la pluralité des mondes possibles» (David Lewis), la «fiction vraie» (le Nouveau Journalisme) sont des projets similaires à mes hypothèses sur la transfictionnalité et, par le fait de leur antériorité, ils représentent ainsi, métaphoriquement, «l'histoire» de ma méthode herméneutique transitionnelle, en assurant par là, la cohérence de mon discours modulaire et sa fiabilité euristique.

London and Baker Street and Paddington Station ; again, in War and Peace, the story of Pierre and Natasha is a fictional story about fictional characters, but the Russia of War and Peace is the real Russia and the war against Napoleon is the real war against the real Napoleon. What is the test for what is fictional and what isn't ? [...] The test for what the author is committed to is what counts as a mistake. [...] if Sherlock Holmes and Watson go from Baker Street to Paddington Station by a route which is geographically impossible, we will know that Conan Doyle blundered even though he has not blundered if there never was a veteran of the Afghan campain answering to the description of John Watson, M. D. » («The logical status of fictional discourse», dans Expression and Meaning, Cambridge University Press, Cambridge, 1979, p. 72); *Idem*, «The Logical Status of Fiction», dans New Literary History 6 (1975), p. 319-332.

[1] Genette, G., *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Seuil, coll. «Poétique», Paris, 1982, *passim*

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)

Bibliographie

Cette bibliographie regroupe des références à des ouvrages, parties d'ouvrages ou articles traitant de la question de la transfictionnalité. Celle-ci constitue une extension de la notion de recueil dans le domaine intertextuel, un «recueil virtuel» donc, extension basée sur le principe de reprise de personnages ou de cadres fictifs à l'échelle de plusieurs textes, et dans certains cas de plusieurs médias.

Gaudreault, Julie, *Le recueil écartelé. Étude de* «Refus Global», Nota bene, Québec, 2005.

Langlet, Irène (dir.), *Le recueil littéraire. Pratiques et théorie d'une forme*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2003.

Genette, Gérard, *Fiction and Diction*, Seuil, Paris, 1991.

Hayward, Malcolm, «Genre Recognition of History and Fiction», *Poetics* 22 (1994), p. 409-421.

Ryan, Marie-Laure, «Postmodernism and the Doctrine of Panfictionality», *Narrative* 5.2, (1997), p. 165-187.

Walton, Kendall. *Mimesis as Make-Believe. On the Foundations of the Representational Arts*, Mass: Harvard UP, Cambridge, 1990.

Eco, Umberto *et al*., *Interprétation et surinterprétation*, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Cometti, Presses Universitaires de France, coll. «Formes sémiotiques», Paris, 1996.

Plantinga, Alvin, «Transworld identity or worldbound individuals?», dans Stephen R. Schwartz (dir.), *Naming, Necessity, and Natural Kinds*, Cornell University Press, Ithaca, 1977.

Ronen, Ruth, *Possible Worlds in Literary Theory*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.

Ryan, Marie-Laure, «Fiction, non-factuals, and the principle of minimal departure», *Poetics*, 9 (1980).

Thérien, Gilles, «Sémiologie du discours littéraire », *RS/SI*, 4, 2. (1984).

Todorov, Tzvetan, «La lecture comme construction», *Poétique*, 24 (1975).

Woods, John, «Animadversations and open questions, reference, inference and truth in fiction», *Poetics*, 11, 4-6 (1992).

BDD-A5571 © 2007 Universitatea din Pitești

Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:38:54 UTC)